



# DIRE L'INCONCEVABLE

Lucie GODERNIAUX

Anthropologue, chercheuse à l'Université des Femmes

Dans l'imaginaire collectif, les agresseurs d'enfants sont des étrangers. La représentation du « pervers en imperméable » subsiste et opacifie la réalité des faits : la plupart des agresseurs sexuels sont des proches. Ils n'ont pas spécialement non plus besoin de passer à l'acte pour poser la relation au cœur de l'inceste. Et parfois, des femmes sont partie prenante et opératrices des faits, ce qui est encore plus inconcevable. Au départ du témoignage précédent, nous vous proposons une analyse visant à déconstruire les croyances sociales sur l'inceste.

Le témoignage qui précède ces pages est écrit avec la force et la clairvoyance de celles (et ceux) qui ont vécu le pire. Exemplatif de ces violences qui ne nécessitent rien de plus que la relation d'emprise pour s'exercer et sont ainsi particulièrement difficiles à dépister, il donne accès à une réalité encore trop peu visible, celle de l'inceste et plus largement, des violences sexuelles patriarcales. Impensables, inconcevables et donc intouchables, les violences sexuelles incestueuses s'inscrivent dans le continuum des violences sexuelles patriarcales et, même exercées par une femme, se fondent, garantissent et transmettent un fond normatif basé sur la supériorité hiérarchique des hommes sur les femmes. Le témoignage de P. fait plusieurs fois écho à cet « apprentissage forcé et invisible du patriarcat », « apprentissage » d'autant plus insoupçonné qu'il a lieu entre femmes.

*« ...je ne sais pas si on peut appeler ça de l'abus. Je veux dire, il n'y avait aucun attouchement et c'était une femme »*

Cette simple locution permet de mettre en évidence deux obstacles récurrents lorsqu'il est question de prendre conscience des violences sexuelles incestueuses et plus particulièrement de sa propre position de victime : la dimension immatérielle de l'inceste et l'utilisation de la violence patriarcale par des femmes.

*« ...je n'ai rien subi physiquement... »*

La dimension immatérielle des violences incestueuses freine la conscience que les victimes peuvent avoir de leur propre position. Comme c'était et c'est encore le cas pour d'autres formes de violences patriarcales, comme les violences conjugales par exemple, il est essentiel de rappeler que la violence n'est pas toujours matérialisable. Elle peut prendre différentes formes et ne nécessite pas toujours de passer par un relais physique ou matériel pour s'exprimer. Ceci est particulièrement vrai lorsque les violences s'exercent dans un contexte favorable aux rapports de domination comme l'est celui de la famille, des proches, puisque la domination est déjà installée et que les agresseurs bénéficient de multiples instruments leur permettant de la rappeler avec plus ou moins de violence. Dans le témoignage qui nous occupe, la belle-mère/l'agresseuse est explicitement placée en position de substitut parental, elle occupe donc indubitablement une position privilégiée en termes d'autorité, ce qui facilite considérablement la relation d'emprise qu'elle instaure progressivement et qui permet l'exercice de la violence.

Dans l'inceste, l'emprise<sup>1</sup> peut être définie en soi comme une forme de violence psychologique au sens où elle place un individu sous la domination d'un

autre, souvent même de manière invisible, occultée, permettant à l'agresseur d'imposer ses vues tout en brisant les possibilités de réaction et de défense de ses victimes. Stratégie privilégiée des dominants, l'emprise profite des relations de domination préexistantes dans des structures sociales déjà établies (couple, famille, école, institutions diverses : structures sportives, écoles, églises, etc...) où elle agit à l'abri des regards. L'emprise agit fréquemment de façon tout à fait immatérielle, sans jamais laisser aucune « trace » physique ou concrète au sens strict. La grande majorité du temps, l'agresseur-e exerce son emprise dans un cadre privé, fonctionnant parfois en huis-clos, où il bénéficie de toutes les opportunités possibles en termes d'occultation. Ainsi l'emprise agit de façon insidieuse et peut durer des années, voire toute une vie, et ne jamais être dépistée par qui que ce soit, victime comprise.

Lorsqu'il est question d'inceste, l'emprise n'est pas une notion anodine. Elle est au cœur du tourment et pourtant... Pourtant elle est absente des lois, des codes (civil et pénal), des jugements et des connaissances de nombreux professionnels. Loin d'être sans conséquence, cette absence que l'on pourrait interroger d'ailleurs en termes d'occultation, permet aux agresseur-e-s de s'en sortir d'autant plus aisément que

ce n'est pas sur eux/elles que repose la charge de la preuve. Ainsi, diminuant à la fois les possibilités de conscientisation des victimes, et les opportunités de condamnation des agresseur·e·s, la méconnaissance du rôle de l'emprise dans les relations incestueuses occulte bien cette réalité.

En outre, le caractère immatériel de l'inceste fait écho à la problématique de la preuve elle-même car, actuellement, force est de constater que seules les traces matérielles sont admises par les tribunaux alors que, juridiquement, un « faisceau d'indices » représente une preuve en soi. Ce décalage entre théorie et pratique est en réalité relié à une profonde incompréhension des violences relatives aux rapports sociaux de domination que sont, entre autres, les violences incestueuses. Cette incompréhension est d'ailleurs récurrente dans le traitement institutionnel des violences patriarcales dans notre société. Elle rappelle avec force la nécessité de formation et de sensibilisation des secteurs judiciaires et juridiques, entre autres, aux spécificités de ces violences qui, on le voit, ne peuvent être approchées de manière généraliste.

Pour exemple, en Belgique, la victime de viol ou attentat à la pudeur (seules infractions existant actuellement dans le code pénal pour condamner l'inceste) doit prouver l'absence de consentement, celle-ci s'apparentant à la présence de violences physiques, menaces ou ruses<sup>2</sup>. Au vu de l'immatérialité des violences incestueuses et de la prégnance de l'emprise, ces dispositions légales semblent bien inadaptées aux réalités des victimes. C'est d'ailleurs l'une des critiques formulées par l'association SOS Inceste<sup>3</sup> regroupant notamment des victimes/survivant·e·s d'inceste de tous types dans différents groupes de travail et de réflexion.

Intégrées par les victimes/survivant·e·s elles-mêmes, les représentations qui ordonnent la compréhension de l'inceste sont inadaptées à la réalité. La locution « il n'y avait aucun attouchement » en rend compte. Dans ce témoignage, la « psy » enchaîne bien heureusement pour recadrer la situation et nommer les choses, elle lâche le terme « inceste » et ouvre alors la voie de la conscientisation à P. qui, enfin connue et reconnue en sa

qualité de victime/survivante peut réellement entamer son parcours de reconstruction. Cet échange met en lumière l'importance de nommer les choses, de briser la loi du silence qui pèse sur les victimes et freine, voire empêche, leur parcours de reconstruction.

*« ...c'était une femme... »*

Le fait que l'agresseur soit une agresseuse, ensuite, semble aussi faire obstacle au processus de conscientisation de P. Il semble utile de rappeler à ce sujet que bien des femmes, malgré elles et la plupart du temps de façon complètement invisible et inconsciente, participent au processus de domination. Ce douloureux constat qui met en lumière l'inscription du patriarcat au sein même de nos constructions est plus qu'important, il est essentiel, nécessaire. Il s'agit de la première étape, celle de la conscientisation de chacun·e, qui permettra enfin de procéder à la seconde phase de construction d'une société égalitaire, celle du changement de paradigme.

Dans le cas qui nous occupe, l'agresseuse de P. occupe une position assez parlante en termes d'apprentissages sexués et de rôles de genre.

Elle semble avoir occupé la position de socialisatrice<sup>4</sup>, c'est elle qui va permettre à P. de savoir « comment être et se comporter » en fonction du genre auquel elle appartient. Et que ce soit en termes d'identité ou de rôle sexué, le message est clair, il s'agit d'être prête à s'investir dans une vie sexuelle marquée par le caractère central de l'homme et de ses « besoins ».

*« Tends bien les genoux quand tu marches, la cambrure là...mmm c'est trop sexy, là t'es toutes momolle »*

Le témoignage de P. détaille plusieurs scènes incestueuses où la « belle-mère » semble occuper la position d'enseignante, de « mentor sexuel », ce qui représente en soi une violence incestueuse et est extrêmement révélateur du rôle social occupé par l'inceste en termes de rapports sociaux sexués, c'est-à-dire d'organisation patriarcale de la société. À plusieurs reprises, P. est initiée par sa belle-mère à des pratiques et comportements sexués et sexualisés qui l'orientent dans les canevas hétéronormés du

patriarcat. Elle doit être sexuellement disponible, « compétente » et « prête à l'emploi ». P. est hypersexualisée par son agresseuse, son futur destin de proie sexuelle est idéalisé et toute son éducation semble ainsi orientée vers la construction d'une sexualité organisée pour les hommes. Sa belle-mère lui montre des photographies de pénis, lui apprend à « être sexy », faire des strip-teases avec pour objectif annoncé de « les rendre fous », et l'implique progressivement et de plus en plus dans ses propres relations avec les hommes allant jusqu'à la pousser dans « le lit » d'un de ses amants, heureusement emprisonné.

*« ... je me suis sentie très mal après, d'avoir raté cet exercice. »*

Sous emprise et probablement en soif de reconnaissance par ce substitut parental, P. est docile et bonne élève. Elle s'applique à intégrer les leçons que sa belle-mère lui donne et va jusqu'à les reproduire à l'école, démontrant une fois de plus le véritable contenu de cet apprentissage. Ainsi le jeu qu'elle invente, « placage », semblant de viol où les garçons sont invités à poursuivre les filles et à simuler une relation forcée (ici un baiser), révèle avec force le message transmis : il s'agit de permettre aux hommes/garçons de s'approprier les filles et leurs corps.

Ayant intégré l'impérieuse nécessité pour elle, de correspondre aux idéaux patriarcaux objectifiant le corps des femmes, P. aura dès lors et durant de nombreuses années, une estime de soi extrêmement fragilisée et reflétant en réalité le caractère inadapté des normes pesant sur elle, en termes de domination mais surtout, en termes d'âge. P. se trouve trop maigre, gauche, moche, indésirable.

Autant de termes renvoyant à son apparence physique et à sa disponibilité sexuelle, autant d'items qui ne devraient jamais peser autant sur les femmes, encore moins sur les petites filles.

*« Tu vas briser les cœurs avec un nom pareil, mais tu ne vas jamais être une maman hein ? ! »*

Bien entendu, et c'est là l'une des forces majeures d'une domination réussie, il s'agit de faire accepter la domination de l'autre par l'individu subordonné, voire

de lui faire idéaliser, en y trouvant des sortes de « bénéfices secondaires » par exemple. Ici, la « belle-mère » de P. ne manquera pas de vanter les mérites de la sexualité et plus particulièrement, le prétendu pouvoir que les femmes peuvent en tirer. Dans cette perspective, rien de plus aliénant que la maternité qui éloigne les femmes de la sexualité pour les ranger du côté de l'organisation du foyer.

Là encore, sous couvert de « libération sexuelle », la perspective adoptée est celle d'un patriarcat « pur et dur » où les femmes n'existent toujours que pour l'utilité qu'un homme peut en tirer, ménagère ou sexuelle. P. commente d'ailleurs cette injonction de la belle-mère en affirmant « une grosse vache nulle qui torche des culs, non, non, je serai une artiste, libre et très connue », illustrant cette confusion apprise qui confond liberté des femmes et sexualité des hommes.

Évidemment, un tel « apprentissage » ne peut avoir qu'un impact destructeur pour la personne qui y est soumise. Encouragée à intégrer un ensemble de préceptes qui l'objectivent et l'entraînent à participer elle-même à la domination d'autrui, P. intériorise ce comportement et finit par n'avoir d'autre choix que celui d'y « collaborer ». Preuve du succès de l'entreprise menée par sa belle-mère agresseur-e, le comportement de P. est également la trace indéniable des violences qu'elle a subies durant des années.

Du jeu du « placage » aux « photos sexy » qu'elle envoie à l'amant de la belle-mère à qui elle promet également sa « première fois », l'histoire de P. est jalonnée de ces éléments qui, loin de contredire la domination des hommes sur les femmes, sont les témoins de sa transmission.

Exemplatif de la complexité de l'inceste et des fondements qui le sous-tendent mais également de la participation, inconsciente et implicite, des dominées à leur propre domination<sup>5</sup>, ce témoignage est précieux tant il reflète certaines spécificités des violences sexuelles patriarcales. Les violences sexuelles patriarcales sont encore peu visibles et fréquemment occultées, il est temps, dans l'après #MeToo, d'accorder aux combats contre ces violences l'attention qui leur revient et d'entamer le long travail de leur politisation.

Avant de clore cette analyse, deux réflexions semblent s'imposer enfin.

D'abord, il s'agit de bien comprendre cette analyse. Celle-ci ne cherche en aucun cas à partager les responsabilités des violences dont il est question pour décharger les agresseur-e-s et/ou surcharger les victimes de « l'apprentissage » ici dégagé. Les seuls responsables de l'inceste, sont ceux, celles qui les commettent individuellement et quel que soit leur sexe. En revanche, socialement, il reste inscrit dans le continuum

des violences patriarcales. De la même manière, si les femmes/filles occupent bien un rôle actif dans cet apprentissage qui les dessert de toute évidence, il est important de rappeler que celui-ci se fait à leur insu et au prix d'un ensemble de stratégies destinées à les faire coopérer. Ainsi, la part active occupée par les femmes dans ce processus ne remet en rien en cause ni son véritable objectif en termes de rapports sociaux sexués, ni la qualité de victime qu'elles y occupent, bien malgré elles.

Ensuite, et ce sera la conclusion finale de cette analyse, la parole des victimes est essentielle et représente la meilleure des expertises disponibles. On le voit à travers ce témoignage impressionnant de lucidité et de force. On le voit aussi dans le travail réalisé par les associations de victimes comme SOS Inceste à Etterbeek, ou par d'autres groupes de travail comme celui conjointement mené par l'association précitée et l'Université des Femmes. Nul n'est mieux placé pour parler de ces violences que celles et ceux qui les ont directement vécues. Dans le cadre de nos sociétés marquées par l'invisibilité de l'inceste et par conséquent, de ses victimes, il nous semble que l'éducation permanente a ici un rôle important à jouer en tant qu'outil de politisation et de conscience citoyenne, en termes d'égalité des sexes en général, et de lutte contre les violences sexuelles patriarcales en particulier. ■

L'Université des Femmes vient de consacrer, dans la collection Agirs féministes, un ouvrage à cette problématique : « **Recommandations. Pour une politisation de l'inceste et des réponses institutionnelles adaptées. Rapport d'expertise et recommandations** ». (Plus d'informations en page 79).

Il est disponible en format livre auprès de l'association et en format électronique sur ce lien : <https://www.universitedesfemmes.be/se-documenter/categories/product/226-recommandations-pour-une-politisation-de-l-inceste-et-des-reponses-institutionnelles-adaptees-rapport-d-expertise-et-recommandations>

1 M. Nisse et P. Sabourin, *Quand la famille marche sur la tête - Inceste, pédophilie, maltraitance*, Éd. du Seuil - coll. « Couleurs psy », 2004, p.173

2 Nota Bene : Pour la définition du viol, voir l'article 375 (viol = pénétration) du Code Pénal. Pour l'attentat à la pudeur (Art. 377), si la victime est âgée de moins de 16 ans, « tout attentat à la pudeur est punissable », même en l'absence de violences ou menaces.

3 SOS Inceste asbl : Avenue Hansen-Soulie 76, 1040 Etterbeek - Téléphone : 02 646 60 73

4 Voir M. Darmon, *La socialisation*, Éd. Armand Colin, 3<sup>ème</sup> édition, 2016.

5 À toutes fins utiles, je précise que c'est bien de la participation de la belle-mère de P. à la transmission d'une violence patriarcale que je parle.